

CHAPITRE 1

AUJOURD'HUI

Ce matin, j'ai encore fait du café pour deux. Les habitudes sont longues à mourir.

Trente années à penser pour deux, à prévoir pour deux, à vivre à deux... Il y a eu les enfants – heureusement! –, mais c'est à deux qu'on bâtit un couple. Beaucoup de gens oublient qu'ils sont avant tout un couple quand ils fondent une famille, mais nous, ça n'a pas été le cas, du moins en ce qui me concerne.

L'autre jour, à l'épicerie, j'ai mis dans le panier sa boîte de céréales préférées. Moi, je les ai en horreur, mais, lorsque j'ai déballé mes sacs à la maison, elles étaient là. Même à la caisse, je n'ai pas réalisé mon erreur.

Il y a plein de petites choses comme ça qui arrivent et qui me laissent désespérée. On ne se rend pas compte de l'importance d'être deux dans la vie de tous les jours, de tous ces petits gestes que l'on fait pour faciliter l'existence à l'autre.

J'ai cinquante ans et je ne suis pas aussi souple qu'à vingt ans. C'est normal. Je n'arrive pas à me laver le dos toute seule. Je sais que ça paraît idiot, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

J'oublie de sortir les poubelles, à quel moment on doit vidanger l'huile de l'auto. Je n'ai plus personne sous la main pour réparer un robinet qui coule, une porte qui grince, pour ouvrir le couvercle récalcitrant d'un pot de confiture, pour déplacer un meuble lourd...

Mais ce n'est pas ça le pire. Après tout, ce ne sont que des embêtements sans réelle importance, des désagréments que je surmonte sans trop de peine.

Le pire, c'est d'être seule, de n'avoir personne à qui raconter sa journée, personne à écouter. Il n'y a plus de complicité, celle qui provoque des fous rires à l'évocation d'une anecdote insignifiante pour les autres; plus de souvenirs partagés, comme la naissance des enfants, la première ride, le voyage en Europe, la construction de notre maison, la mort d'un parent...

Le pire... Être seule... Même dans la foule, même avec des amis qui, eux, sont en couple. Soir après soir, nuit après nuit, le lit froid à ma gauche, l'oreiller bien lisse, les draps pas froissés. L'absence de son, il me semble que c'est pire que le silence. Le silence a une densité palpable, il est composé d'une multitude de bruits qu'on n'entend plus, comme le ronronnement du frigo, le léger cliquetis du ventilateur, mais l'absence de son, c'est la mort. Quand je me réveille la nuit, je cherche son souffle et il n'y a rien, et ce rien engloutit tout le reste.

Il y a aussi le froid. Je gèle tout le temps, je grelotte sous mes couvertures, je me tourne et me retourne, mais il n'y a plus de corps chaud près de moi contre lequel je peux me couler.

Et l'immobilité... Les choses restent là où je les ai

mises: le téléphone sans fil n'est plus introuvable, le journal est bien rangé, il n'y a plus de tasse dans l'évier, je ne bute plus contre ses pantoufles qui n'étaient jamais là où l'on s'y attendait.

Je m'appelle Laurianne St-Clair. J'ai cinquante ans – je l'ai déjà dit, je crois – et j'ai vécu avec le même homme pendant trente ans. Nous avons eu deux filles, Léa et Noémie, qui ont maintenant dix-neuf et vingt et un ans, et sont déjà parties de la maison pour leurs études. J'ai eu une belle maison, une vie bien remplie, un compagnon dont j'étais encore amoureuse, de grandes joies, quelques peines aussi. Nous avons voyagé, nous avons été heureux, sans aucun doute.

Aujourd'hui, je vis seule, mon mari – pour moi, il l'était, même sans contrat – m'a laissée il y a deux mois. Banal, me direz-vous.

C'est sans doute vrai. Pas tant que ça, quand même.